
Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie :
distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif
Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot

Citer ce document / Cite this document :

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique. Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif. In: Genèses, 3, 1991. La construction du syndicalisme. pp. 120-133;

doi : <https://doi.org/10.3406/genes.1991.1050>

https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1991_num_3_1_1050

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie :

Distance sociale et conditions
spécifiques de l'entretien
semi-directif¹

Michel Pinçon
Monique Pinçon-Charlot



1. Cette tentative de réflexion sur la pratique de la recherche sociologique dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie parisiennes est le résultat indirect d'un travail publié sous le titre *Dans les beaux quartiers*, aux éditions du Seuil, en 1989.

2. Cf. par exemple Liliane Kandel, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n° 13, 1972. L'argumentation de cet article, au demeurant fort pertinent, repose sur l'axiome d'un rapport social toujours à la faveur de l'enquêteur dans la situation d'entretien.

Vouloir analyser les difficultés de l'enquête sociologique dans les classes dominantes ne signifie pas que l'on ignore les difficultés propres à l'enquête dans les autres milieux sociaux. Chaque situation d'entretien engage dans une interrelation délicate la position sociale de l'un et de l'autre, de l'interviewé et de l'interviewer. Nous voudrions seulement essayer de dégager ce que ces difficultés peuvent avoir de spécifique dans le cas d'une étude sur les « hautes classes », et peut-être dans ce qui en constitue les fractions les mieux assurées de leur position et de la légitimité de celle-ci, à savoir l'aristocratie fortunée et la grande bourgeoisie ancienne.

La distribution statistique des thèmes de recherche en fonction des milieux concernés rend improbable la mise en présence du sociologue et de l'aristocrate ou du grand bourgeois dans une situation d'entretien. Du moins sur des thèmes relatifs aux modes de vie, à l'organisation de la vie quotidienne, aux pratiques familiales. Le sociologue ne rencontre guère les classes dominantes, « sur le terrain » de sa recherche, qu'en tant que chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires, c'est-à-dire dans leur rôle social. Finalement en tant que « cadres supérieurs » parmi d'autres. Cette fonctionnalité à partir de laquelle est abordée la personne sociale en euphémise la position réelle : un grand bourgeois est toujours bien plus que sa position « professionnelle », et c'est d'ailleurs peut-être ce qui le définit le mieux. A savoir une accumulation exceptionnelle de capital, sous toutes les formes possibles, qui rend la position sociale irréductible à la position occupée dans le système productif. Cette accumulation, certes toujours présente, est particulièrement sensible dans les situations d'enquête où, en raison du thème de la recherche, c'est la personne même de l'enquêté qui se trouve au centre de l'investigation, sa vie familiale, sa biographie. L'entretien se déroulant alors le plus souvent au do-

micile, les conditions sont réunies pour que la personne interrogée soit amenée à mettre en évidence, y compris à son corps défendant, les capitaux dont elle est abondamment pourvue. Malgré la discrétion de bon ton, dont son éducation lui fait un devoir de faire preuve, elle est amenée à décrire la fortune et les bonnes fortunes d'une existence qui n'en manque pas. C'est là une situation originale et les réflexions déjà publiées sur la situation d'entretien traitent généralement d'une configuration où le sociologue se trouve en position dominante².

Si l'enquête sociologique ne se limite bien évidemment pas à l'entretien, celui-ci condense les plus grandes difficultés par le face-à-face qu'il implique. Du moins les difficultés ayant leur source dans la relation même entre le chercheur et son « objet ». On peut supposer que cette relation est d'autant plus délicate à maîtriser et à contrôler qu'il y a proximité physique, non médiatisée par le support écrit du document par exemple, s'il est vrai que la proximité spatiale ne peut que rendre plus tangible et évidente la distance sociale. C'est donc essentiellement de l'entretien qu'il sera question ici, même si d'autres aspects seront ou pourraient être utilement abordés, puisqu'aussi bien la recherche de documents, par exemple, varie dans ses conditions selon les milieux sociaux.

Mais il est clair que la relation d'entretien ne prend sens que par une prise en compte affinée de la position sociale du sociologue qui ne saurait se résumer au grade atteint dans l'échelle des classifications du CNRS. Une analyse du travail de recherche dans un milieu donné, la sociologie de la pratique sociologique, ne saurait faire abstraction de l'origine sociale du sociologue, que celui-ci ait pour « objet » le monde ouvrier, les classes moyennes ou la grande bourgeoisie. Il est paradoxal que le silence sur les origines sociales du sociologue soit de règle, alors qu'il s'agit, selon les résultats les plus incontestables de la

discipline elle-même, d'une dimension essentielle de la réflexion épistémologique. Aussi, pour rendre plus clair l'exposé de nos démêlés avec le terrain, nous paraît-il indispensable de dire d'où nous venons. Sans doute le silence habituel a-t-il pour raison d'être la nécessité de donner à la démarche sociologique toutes les apparences de la scientificité. Et donc de nier, au moins par omission, l'impact de l'origine sur la pratique. Si la sociologie est une science, elle sera la même pour tous les sociologues, quels que soient leurs itinéraires sociaux. Quelle que soit l'origine, la déclarer, c'est reconnaître une tache originelle que le silence a au moins le mérite de garder secrète. Le sociologue se doit d'être pur esprit, dégagé de toute contingence sociale.

Il ne l'est jamais, mais il se doit de faire comme si. Manquer à ce devoir de réserve a certainement quelque chose d'inconvenant, de vulgaire même, comme tout manquement aux règles d'un jeu social. Il reste que livrer comme une donnée brute, sans en produire l'analyse, cette origine, ou d'autres éléments biographiques de l'existence du chercheur, peut aussi servir d'alibi méthodologique. Comme si dire « d'où » l'on parle suffisait à établir ce que la recherche peut devoir au lieu à partir duquel elle est produite et aux itinéraires suivis pour l'atteindre. Nous nous efforcerons donc ici d'élucider, autant que nous le pourrons, ce qui, dans le rapport à notre « objet », relève, en partie au moins, de ces origines et de ces itinéraires.

Fille de magistrat, petite-fille d'un petit industriel et d'un médecin, l'une est donc issue d'une petite bourgeoisie provinciale (Saint-Etienne et un gros bourg du même département de la Loire) et a passé son enfance et une partie de son adolescence à Mende, chef-lieu de la Lozère. L'autre, fils d'un ouvrier polisseur devenu garçon de recette dans une agence bancaire de Charleville-Mézières, chef-lieu des Ardennes, avait pour grands-pères, qu'il n'a d'ailleurs pas connus, un ou-

vrier polisseur de la vallée de la Meuse et un modeste garagiste de village. Enfance rurale, adolescence passée au chef-lieu. Une grande distance sociale donc avec la population grande-bourgeoise, plus conséquente pour le fils et petit-fils d'ouvrier polisseur, mais loin d'être négligeable pour la descendante de la petite bourgeoisie de la Loire. Surtout si l'on veut bien prendre en compte le fait que la recherche devait être menée auprès de familles de l'aristocratie fortunée et de la vieille bourgeoisie parisiennes, c'est-à-dire au sein des fractions parmi les plus éminentes des classes dominantes. Le rapport à l'objet commence d'ailleurs dans la définition de la population retenue.

Constitution de la population étudiée

La recherche avait pour intention de tenter de rendre compte des enjeux de la ségrégation urbaine pour les catégories sociales les plus favorisées, domiciliées dans les quartiers parisiens présentant la composition sociale, et les prix immobiliers, les plus élevés. Par « choix méthodologique » il s'agissait d'enquêter auprès d'une population qui cumule les différentes formes de capitaux, et qui, en particulier, joint à la fortune une ancienneté d'appartenance aux hautes classes. Non seulement nous souhaitons que les contraintes économiques pèsent le moins possible sur ces familles, pour avoir en quelque sorte des « choix » uniquement dictés par des contraintes d'ordre sociologique, mais encore qu'elles appartiennent à des lignées occupant depuis plusieurs générations des positions socialement dominantes. Ancienneté d'appartenance et haut niveau de fortune furent donc les deux critères de sélection des familles.

Était-ce aller nécessairement au plus difficile ? L'expérience tendrait à prouver que non, la courtoisie étant une qualité cultivée en ces milieux, cette courtoisie inclinant à accepter le principe de l'entretien. D'autant que tous



3. Sur l'importance du nom de renom, sa valeur symbolique et pratique, les enjeux liés à sa défense, cf. notre article, « Le nom de la lignée comme garantie de l'excellence sociale », *Ethnologie française*, n° 1, 1990.

4. Il s'agit des grands cercles et clubs qui, tels le Jockey Club, le Cercle de l'Union Interalliée, l'Automobile Club de France, le Cercle du Bois de Boulogne, etc., rassemblent l'élite de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie sur la base d'une cooptation aux critères sociaux rigoureux.

5. Il s'agit dans ce nouveau travail d'analyser la concurrence entre les affaires, les commerces de luxe et les grandes familles pour l'occupation des quartiers de l'ouest parisien, en particulier le VIII^e arrondissement et le « Triangle d'or » délimité par les avenues Montaigne, George V et des Champs-Élysées.

les contacts furent pris sur recommandation, condition certes indispensable pour que l'entretien soit accordé, mais qui, parce qu'elle engageait à chaque fois les relations entre des familles alliées ou amies, inclinait fortement à l'acceptation pour ne pas désobliger la personne dont émanait la recommandation. Celle-ci, grâce au poids des règles de la courtoisie, grâce à la magie d'un nom connu³, dont nous pouvions nous prévaloir, grâce aussi sans doute à la condescendance amusée pour l'entreprise de chercheurs que l'on n'a guère, habituellement, l'occasion de côtoyer, a fonctionné comme un véritable sésame, ouvrant des portes difficiles à franchir, dont celles de cercles soigneusement tenus à l'abri des importuns⁴.

On peut s'interroger *a posteriori* sur les raisons pour lesquelles nous avons limité notre « échantillon » aux familles disposant d'une ancienneté d'appartenance de bon aloi. Somme toute nous aurions aussi bien pu admettre la nécessité d'interroger quelques représentants de ces « parvenus » tant décriés par l'aristocratie et la vieille bourgeoisie. Ne serait-ce que pour contrôler les propos tenus par les représentants de celles-ci, les soumettre à la confrontation critique d'un discours, selon toute probabilité, sensiblement différent. Faut-il en conclure que nous nous sommes focalisés sur le discours le plus légitime que nous pouvions espérer recueillir ? Que nous avons repris à notre compte la hiérarchie que les anciens tendent à établir à leur profit entre anciens et nouveaux ? D'origines modestes, n'y a-t'il pas une sorte de fascination pour ce qui, quel que soit notre avenir social, est par définition hors d'atteinte, à savoir la durée, le temps, bien inestimable que l'on ne peut acquérir ? Trop extérieurs au milieu enquêté, ne sommes-nous pas contraints d'en reprendre les catégories de classement, faute de pouvoir en relativiser les critères ?

Quoi qu'il en soit, la recommandation personnelle est une nécessité pour obtenir l'ac-

ceptation du principe de l'entretien. Peut-être parce que dubitatifs quant à la possibilité de mener à bien notre enquête dans un milieu que nous ne connaissions absolument pas et que nous estimions *a priori* devoir être peu favorable à la démarche sociologique, ou en tout cas à la discipline elle-même, plutôt connotée à gauche, nous n'avons pratiquement pas tenté de prendre directement de contacts avec des personnes que nous souhaitions interviewer. Dans la recherche suivante, sans doute enhardis par le succès de nos demandes (nous n'avons essuyé qu'un seul refus sur plus d'une trentaine d'entretiens sollicités auprès de familles), nous avons osé écrire et téléphoner à des personnes auxquelles nous n'avions pas été recommandés, en obtenant leurs noms et adresses par la liste du Bottin mondain⁵. Le résultat fut à sa façon concluant, puisque sur quinze lettres envoyées ainsi pour solliciter un entretien, nous avons essuyé dix refus, n'avons pu contacter quatre familles, toujours absentes, et en définitive n'avons pu réaliser qu'un entretien par téléphone.

Ainsi tout se passe comme si le sociologue aux origines modestes se devait lui aussi de passer par le rituel de la présentation. Sans appartenir au « grand » monde, il importe tout de même que votre honorabilité soit établie par une ou des personnes qui en font, elles, légitimement partie. Les fractions dominantes des classes dominantes ont toujours besoin d'être rassurées sur la personnalité sociale des personnes avec lesquelles elles entrent en relation. Le rituel de la présentation situe le nouveau venu dans les réseaux de relations déjà connus, et en élimine cette nouveauté toujours quelque peu inquiétante dans l'inconnu qui ne vous a pas été présenté. Le parrainage, de règle dans tous les grands cercles, est l'une des formes codifiées de ce rituel, les parrains ayant pour mission de rappeler aux membres qui l'ignoraient que le candidat est une personne de confiance, non seulement par ses qualités propres, mais aussi et surtout parce que la fa-

mille dont il est issu est en elle-même une assurance de qualité, le pedigree social étant la meilleure des garanties.

Certes la présentation est d'usage dans d'autres milieux, y compris populaires, en certaines circonstances. Mais elle n'atteint jamais la richesse de contenu qui est la sienne dans la « bonne » société puisque c'est justement là que les réseaux sont les plus denses et donc que la présentation renvoie implicitement ou explicitement à la multiplicité des alliances de tous ordres. Alliances dont le sociologue se trouve fort dépourvu, ne pouvant faire valoir qu'une recommandation unique, qui n'établit pas l'insertion dans un réseau. D'ailleurs ce n'est pas vis-à-vis de son image auprès des personnes sollicitées pour un entretien que réside ici le problème. C'est en partie par la découverte de l'importance du capital social des familles pressenties que le sociologue prend la mesure de la distance sociale qui le sépare de son objet. Impressionné *a priori* par ce qu'il savait déjà du milieu où doit se dérouler la recherche, le sociologue voit ses craintes confortées par la confirmation de ce qu'il ne savait encore qu'abstraitement, la concentration des pouvoirs en un milieu restreint où il va devoir s'immiscer.



6. L'inscription dans cet annuaire de la haute société est laissée à l'initiative de la personne ou du ménage qui désire y figurer. Mais les conditions exigent, outre la souscription obligatoire à un exemplaire de la prochaine édition de l'ouvrage, le soutien de la demande par deux personnes qui figurent déjà dans la liste. Si ce « parrainage » apparaît comme beaucoup moins rigoureux que dans le cas des cercles, car il n'engage pas au même degré les « parrains » qui, ici, n'ont pas à se porter garants explicitement de la personne candidate, il reste que la démarche suppose un minimum de capital social. Elle reprend ainsi encore une fois le rite fondamental de la présentation au groupe de celui qui n'en est pas encore un familier, mais qui, pourtant, fait déjà, par sa naissance, partie de la famille.

7. Les rallyes, fondés par une ou plusieurs mères avisées, dont ils portent le plus souvent le nom (rallye La Bretesche-Broglié-Montmorin, rallye Schlumberger), regroupent, de façon exclusive, en constituant des listes fermées, des adolescents appartenant au même monde, le « grand » monde.

Ceci ne valant qu'en raison d'origines obscures. Il va de soi qu'une naissance bourgeoise ne laisserait pas aussi désemparé ou abasourdi devant cette vérification pratique de ce qui a pu être lu dans les livres. Ou même qu'une naissance dans les fractions dominées des classes dominantes, c'est-à-dire dans une famille à fort capital culturel, parisienne de préférence, aurait pu armer d'une contre-légitimité en face d'agents sociaux devant leur position avant tout à l'héritage de capital économique et de capital social.

L'attitude nécessairement adoptée par le sociologue d'origine modeste est alors celle de la déférence. Alors qu'en d'autres circonstances il pourra adopter une connivence implicite avec un milieu dont il est lui-même

issu, voire une attitude condescendante envers des familles socialement plus humbles que celle dont il vient. Condescendance dont il semble s'autoriser parfois pour aller jusqu'à appeler par leurs prénoms les personnes interviewées, quel que soit leur âge, en restituant les entretiens au stade de la publication. Familiarité qu'aucun sociologue, semble-t-il, ne se permettrait en citant les propos d'un Conseiller d'État ou d'un administrateur de sociétés, membre d'un grand cercle parisien.

Enquête préalable et présentation de soi

Pour choisir les familles à interviewer comme pour préparer l'entretien lui-même, le sociologue est loin d'être démuné lorsqu'il travaille sur les classes dominantes. Les grandes familles et leurs membres ont de nombreuses occasions de figurer sur les documents les plus divers, annuaires d'anciens élèves de grandes écoles, listes des membres de cercles et clubs, liste du Bottin mondain⁶. Toutes ces listes sont autant de confirmations pour qui est assuré de ne jamais y figurer, de l'incongruité qu'il y a à vouloir nouer des contacts, ne serait-ce que professionnels et épisodiques, avec ces personnes. Ces listes permettent en effet de connaître les titres, de prendre la mesure de l'importance des réseaux familiaux, d'avoir connaissance de l'appartenance à de grands cercles et clubs. Les adresses ont elles aussi un effet d'imposition de domination, lorsque par exemple à l'appartement de l'avenue Victor Hugo ou de l'avenue Foch s'ajoute la mention d'un château en province.

La présence simultanée dans le Bottin mondain de parents, ascendants, enfants et collatéraux constitue une mise en évidence d'un capital familial considérable, forme spécifique du capital social. Dans les listes de rallies⁷, dans les annuaires de cercles, dans les dictionnaires de la noblesse ou des dynasties bourgeoises, les mêmes patronymes reviennent à plusieurs reprises. Le nom que l'on porte est

ainsi mis en valeur par sa répétition même et par son voisinage avec d'autres patronymes illustres. Si ces informations sont de nature à faciliter le travail du sociologue en lui donnant de premiers points de repère sur les familles auprès desquelles il va enquêter, cette information préalable ne fait que le conforter dans l'idée qu'il va devoir affronter un monde aux imbrications sociales et familiales tout à fait considérables. Le travail de recherche est certes facilité par l'existence de tous ces documents, plus rares, voire absents dans les autres groupes sociaux, mais en même temps cette surabondance d'information, qui ne couvre d'ailleurs que certains aspects de la vie de ces familles, tend à montrer un milieu concrètement très structuré alors que le sociologue pouvait n'avoir qu'une idée abstraite de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Car ces listes mondaines sont constituées à usage interne, pour faciliter l'entretien et l'accumulation du capital social à l'intérieur même des classes dominantes. Le sociologue peut ne découvrir qu'à l'occasion de sa recherche la densité et la qualité du réseau de relations que révèlent ces listes et leurs milliers de noms.

Mais il y a plus. De toute cette investigation préalable, et par la suite des entretiens eux-mêmes, se dégage un étonnement paradoxal. Étonnement devant ce que ces existences recèlent d'exceptionnel : éducation dans les plus grands établissements publics ou privés, en France, mais aussi très souvent à l'étranger ; voyages lointains ; réseaux familiaux et amicaux rassemblant une cohorte de personnages, sinon toujours très importants, en tout cas jamais socialement médiocres ; expériences résidentielles où succèdent aux hôtels particuliers des grands-parents les vastes appartements dans les quartiers privilégiés ; le château ou, c'est un minimum, la vaste maison de maître en province, qui conservent dans leurs murs vénérables la mémoire familiale ; les récits attendris des relations enchantées avec les vieux domestiques, qui, bien sûr,

« faisaient partie de la famille ». Il faudrait être naïf pour croire possible, à qui n'a pas connu une telle enfance ni une telle adolescence, de recueillir de tels récits avec une parfaite indifférence. Bien au contraire, ces descriptions de vies, n'ayant pas, semble-t-il, rencontré de difficultés majeures, font revivre, en miroir, et bien involontairement, les privations, les vides, les pauvretés d'enfances et d'adolescences n'ayant pas connu la même apparente plénitude. D'autant que, dans le cas d'espèce, ce sont des enfances modestes ou pauvres *et* très provinciales qui, ainsi, écoutent le récit d'enfances fortunées *et* parisiennes. Sentiment d'exclusion d'un mode de vie, avec lequel on peut certes maintenir les distances en relativisant la perfection apparente, mais qui, malgré toutes les réserves que l'on peut faire à son propos, ne serait-ce qu'en réaction de défense devant ce qui est d'une certaine manière une agression sociale, ne peut ne pas faire sentir et ressentir ce que l'existence que l'on a eu a pu avoir de pauvre. Et, bien entendu, d'abord dans d'autres dimensions que celle du « niveau de vie », de la richesse purement économique.

Car c'est tout un rapport à la culture qui, par exemple, est engagé dans ces récits et dans le sentiment d'exclusion éprouvé. Comme lorsqu'il est fait état de soirées à l'Opéra ou au théâtre, d'artistes venant dîner à la maison. Références à une culture qui faisait ainsi partie de la vie familiale et que le sociologue a dû parfois conquérir y compris contre les goûts, les préférences des siens. Cette osmose entre un milieu social et la culture, au moins avec les formes les plus légitimes de cette culture se retrouve aujourd'hui de façon magnifiquement illustrée par la pratique des rallyes culturels qui rassemblent des adolescents, une vingtaine, une trentaine, autour d'une activité collective régulière consacrée à la visite de musées, d'églises, de châteaux, voire d'une ambassade occupant un bâtiment qui présente un intérêt historique et artistique. Or ces vi-



8. Liliane Kandel, *op. cit.*, p. 36.

sites, qui font partie de l'apprentissage mondain de ces enfants de la grande bourgeoisie, se font toujours sous l'égide d'une personne particulièrement compétente qui accueille avec les égards qui leur sont dus ces touristes sortant de l'ordinaire. Ce peut être le conservateur du musée, le curé de la paroisse, l'ambassadeur lui-même, le propriétaire du château qui, presque toujours, se trouvent être des amis personnels, ou des membres de la famille de certains des parents des enfants, ainsi initiés aux pratiques culturelles les plus valorisées et valorisantes. Découvrir ces pratiques ne peut que créer une sorte de malaise chez le sociologue qui sait pertinemment qu'il ne pourra jamais offrir de telles conditions « d'apprentissage » à ses propres enfants. Or il n'est pas sans savoir combien ce rapport familial-savant avec la culture est un facteur favorable de réussite sociale et en particulier de succès dans la compétition scolaire.

L'affrontement

Toutes ces « agressions » symboliques accumulées avant et pendant le déroulement de la campagne d'entretiens ne peuvent que conduire à la plus grande circonspection. Si la personne sollicitée grâce à la recommandation d'une de ses relations ne peut refuser le principe de l'entretien sans désobliger cet intermédiaire, le sociologue, sauf à se condamner à perdre un appui précieux pour la poursuite de sa recherche, ne peut se permettre de ne pas se montrer digne de la confiance qui lui a été faite. La première précaution sera d'adapter son apparence à ce qu'il peut présenter des critères d'appréciation de la tenue et de la manière d'être que les personnes qu'il va contacter lui paraissent susceptibles de mettre en œuvre. Les premières expériences viendront renforcer cette prudence vestimentaire car il constatera très vite que les groupes sociaux auprès desquels il engage son travail rejettent tout laisser-aller. La cravate par exemple est de rigueur. La décontraction affichée

qui s'étale dans les séminaires et autres colloques de sciences sociales, par contraste, fait encore plus prendre conscience que l'on pénètre dans un autre univers dont les codes diffèrent totalement de ceux réglant le quotidien des chercheurs et universitaires.

L'effort vestimentaire alors consenti entre dans une stratégie nécessaire de négation ou, tout au moins, d'euphémisation des distances sociales et donc, aussi, idéologiques. Il s'agit d'une certaine façon de se montrer digne d'intérêt, et de convaincre du sérieux de l'entreprise en s'efforçant, dans son vêtement mais aussi, bien sûr, dans tout son maintien et dans la manière de s'exprimer, de paraître aussi proche que possible d'un univers dont on est pourtant si loin. Ces stratégies de dénégation de la distance sociale ne peuvent prétendre faire admettre le sociologue comme membre de cet univers qu'il essaie d'entrevoir. S'il en était ainsi cela se saurait, car le grand monde est suffisamment petit pour que l'on sache très vite qui est qui. Il y a d'ailleurs un répertoire pour cela, non pas le *Who's who* dont le champ déborde largement notre population puisqu'il couvre aussi les personnalités politiques, tous partis confondus, ou celles du sport, par exemple, mais le Bottin mondain dont on a déjà vu le rôle. L'euphémisation des distances se doit déjà de combattre ce que la sociologie peut éveiller comme image négative dans un milieu qui est fondamentalement conservateur. Elle est une condition, sinon nécessaire, du moins favorable au bon déroulement de l'entretien dans un milieu social qui n'apprécie guère les manquements aux convenances, fussent-elles vestimentaires.

L'enquête a d'ailleurs bien confirmé l'importance du soin accordé à la présentation de soi dans ces milieux, qu'il s'agisse du vêtement ou, d'une façon plus générale, de l'hexis corporelle. On se doit en quelque sorte d'avoir « de la classe », autrement dit de montrer par son apparence même, par son corps, que l'on appartient à une certaine élite, à la classe do-

minante. Véritable carte de visite, cette présentation de soi est le résultat de toute une éducation, d'une discipline du corps, qui, dans ses formes achevées, permet de montrer une élégance « naturelle », modalité somatique de ce miracle social qui transforme les caractères acquis en qualités innées, alchimie essentielle à la légitimation des rapports de domination. Miracle dont est bien incapable le sociologue endimanché, raide et emprunté dans un costume qui lui est imposé par les circonstances, face à un aristocrate ou un grand bourgeois aussi à l'aise dans son costume croisé qu'un cadre dans le survêtement de son jogging dominical.

Or ces considérations vestimentaires sont loin d'être négligeables du point de vue du résultat de la recherche. Si l'on admet que, en situation d'entretien, les réponses fournies à l'enquêteur sont toujours des « réponses spécifiques adaptées à l'interlocuteur, aux attentes que l'on a à son égard ou qu'il a lui-même à l'égard de la situation⁸ », et que cette adaptation à l'interlocuteur dépend de la façon dont il est perçu, donc de son apparence, une partie des résultats de l'enquête dépendront de la perception de l'interviewer par l'interviewé. Ainsi certains discours sur les promeneurs des Champs-Élysées, sur la « faune » qu'ils constituent, n'auraient pas pu être tenus à des enquêteurs en blue-jeans, puisqu'aussi bien le stigmate qui permettait de caractériser cette foule comme « faune » était justement sa tenue négligée. Dans les propos enregistrés auprès des derniers habitants du quartier des Champs-Élysées, dans le cadre de la recherche que nous menons sur la « décadence » des quartiers d'affaires une fois la plupart des grandes familles parties, la référence implicite à une certaine hexis corporelle est toujours présente. Cette hexis permet de juger de la correction d'une tenue et donc de l'appartenance ou non au même monde. Les références au laisser-aller, sous le rapport de la dignité du maintien, qui doit s'exprimer en particulier par le refus

de s'accroupir, d'occuper une position basse, à ras de terre, apparaît souvent dans les entretiens : « Il y a des types par terre qui vendent n'importe quoi [...]. Tous ces vendeurs à la sauvette devraient partir, tous ceux qui traînent par terre, tout devrait être ramené à une certaine hauteur [...]. On voit des mendiants partout, accroupis sous les porches. Le soir il y a plein de gens qui traînent, maintenant on voit des gens qui s'assoient dix minutes par terre. Les gens ne savent plus rester debout. » Ainsi la perception des hiérarchies sociales passe par le maintien du corps. L'opposition entre le bas et le haut du monde social renvoie à l'opposition par terre/debout, avachi/digne. La manière de gérer son corps est donc immédiatement lue comme une expression symbolique de la place dans le monde, et du rapport au monde, dominant ou dominé. Cette sensibilité à l'hexis corporelle, qui n'est sans doute pas spécifique aux hautes classes, mais qui varie dans ses critères d'appréciation, à elle seule interdirait, sauf à risquer de recueillir un discours parfaitement aseptisé, destiné à un auditeur dont on se méfie, de se présenter pour l'entretien en ayant revêtu la panoplie de l'intellectuel de gauche.

Bien que fondé sur l'importance réellement accordée à l'apparence, le soin mis à assurer une présentation de soi aussi favorable que possible a aussi quelque chose à voir avec un rite propitiatoire, visant à tenter d'assurer le succès d'une entreprise hasardeuse, tout comme le matador se recueille et revêt son « habit de lumière » en suivant un cérémonial qui est censé lui assurer la protection des puissances occultes. C'est que cette plongée en terre inconnue, pour le sociologue aux modestes origines, ne peut être vécue sans une certaine appréhension devant un univers dont on a beaucoup de mal à percevoir les points de repère, les limites à ne pas franchir.

Avant même de vivre la situation de face-à-face caractéristique de l'entretien, le sociologue se doit d'affronter, en une marche d'ap-

proche qui le persuade déjà de l'effronterie qu'il y a à pénétrer l'intimité de familles aussi haut placées, le quartier où réside la personne avec laquelle il a rendez-vous. Ambiance des rues, aspect des immeubles sont déjà une remise à sa place de celui qui ne saurait prétendre à résider dans un tel environnement. L'appartement lui-même amplifie ce malaise né de la confrontation avec un espace qui, comme tous les espaces, est lourd de sens social. Car l'espace de l'appartement, vaste, un rien solennel, toujours confortable, aménagé avec un luxe discret, mettant en valeur des œuvres d'art, des collections rares, est l'écrin à la hauteur de ces existences hors de la norme commune. La superficie du salon où l'enquêteur est en général reçu suffit à mettre en évidence la position sociale de l'interviewé, tant il est vrai que le pouvoir social est aussi toujours un pouvoir sur l'espace. L'absence de pouvoir du sociologue se fait alors sentir par le rappel implicite de l'exiguïté de son propre « séjour double » et de la nécessité où il est de partager un minuscule bureau avec l'un de ses collègues. Le droit à l'espace, le droit d'occuper de l'espace est sans doute l'un des privilèges sociaux les plus discriminants, et par là l'un de ceux dont le symbolisme est le plus explicite car il signifie un pouvoir sur l'espace, un pouvoir de tenir à distance.

Bien entendu, là encore, ce rapport à l'espace sera vécu fort différemment en fonction des itinéraires et des origines sociales. Les effets de domination seront d'autant plus vivement ressentis par le chercheur que ses expériences du monde social lui auront davantage inculqué la nécessité de se tenir à sa place, alors nécessairement limitée. En outre, en fonction toujours de cette origine, il aura appris plus ou moins bien à maîtriser l'usage de l'espace, en particulier à gérer son corps dans une situation où il est offert en spectacle, en représentation. Le grand salon bourgeois exige une maîtrise, qui est très inégalement répartie selon la nature des apprentissages précoces, de

la mise en scène de la personne, virtuosité corporelle qui ne trouve guère à s'exercer dans les espaces réduits de l'habitat populaire, ni même dans les espaces à peine plus vastes dévolus aux couches moyennes intellectuelles.

Cette valeur symbolique de l'espace est d'autant plus sensible dans les beaux quartiers parisiens que les prix immobiliers y atteignent des sommets, ce que le sociologue urbain ne saurait méconnaître. Mais ce n'est sans doute pas tant la valeur marchande de cet habitat exceptionnel qui peut produire un effet de domination, que la conjonction de cette valeur avec la forte valeur symbolique qui naît de la mise en évidence de l'importance du capital « familial », forme particulière du capital social comme il a été dit. Galerie de portraits de famille, dont quelques vieux tableaux, meubles anciens, produits de l'accumulation des générations antérieures, photographie du château familial souvent accrochée à une place de choix, comme le serait le portrait d'un ancêtre particulièrement glorieux et célébré. Ce luxe discret en impose certainement plus par l'étalement de ce qui n'a pas de prix, le temps, la durée de l'appartenance aux hautes sphères de la société, que par une exposition d'objets remarquables simplement par leur valeur marchande.

Le chercheur est ainsi placé dans une position dominée par le contenu du discours qui lui est tenu, dont le caractère biographique implique le récit de pratiques sortant de l'ordinaire, et, de plus, dans un cadre qui confirme l'exceptionnalité de la personne et de son milieu. La qualité du langage utilisé démontrant, en général, un art consommé de la conversation, vient confirmer, s'il en était besoin, la qualité de l'interlocuteur. Les conditions sont donc réunies pour que s'établisse une relation enchantée, pleine de condescendance, puisque malgré tous les signes accumulés de l'importance sociale de la personne qui vous reçoit, dont le temps est précieux et compté, même lorsque cette personne n'a pas d'activité pro-

fessionnelle bien précise, on vous concède un instant, qui d'ailleurs dure parfois plus qu'il n'était prévu. Vous êtes ainsi amené à participer provisoirement à la magie des lieux.

De plus ce temps rare et précieux que l'on vous sacrifie, place le chercheur en position de débiteur, ce qui vient encore renforcer la distance entre l'interviewer et l'interviewé. Tous ces éléments concourent à fonder l'originalité de cette situation d'entretien. Si Liliane Kandel a raison de souligner la relation de déférence qui s'établit au cours de l'interview, pouvant conduire à des conduites d'acquiescement en raison des différences de statut entre enquêteur et enquêté, caractérisées par la « dissymétrie dans les possibilités d'initiative » et l'« unilatéralité dans l'échange⁹ », ce qui conduit à une « absence presque totale pour le sujet d'emprise possible sur la situation et sur son interlocuteur¹⁰ », en milieu bourgeois l'inégalité de la situation se trouve inversée. Dans la conjoncture ordinaire où il se trouve en position dominante, l'enquêteur informe volontiers son interlocuteur sur les finalités de la recherche, son déroulement, voire ses conditions de publication. Mais cette information est octroyée par le bon vouloir de l'interviewer. Elle est ici imposée par l'interviewé qui, de lui-même, dans la plupart des cas, revendique d'être informé sur ces aspects du travail auquel il se trouve collaborer. « Le droit de parole est devenu un simple devoir de réponse » écrit L. Kandel. Renversement de situation pour le sociologue œuvrant aux sommets de la société, puisqu'aussi bien il est questionné sur les finalités de son travail, ses conditions de financement, les structures dans lesquelles il s'insère... De questionneur il devient questionné, nouvelle version de l'arroseur arrosé. C'est que l'intimidation culturelle, toujours à l'œuvre lorsque l'interviewé est d'un milieu très étranger à l'univers de la culture savante, ne joue pas dans ces milieux privilégiés, bien pourvus non seulement en capital culturel, mais aussi très largement dotés



9. *Ibid.*, p. 38.

10. *Ibid.*, p. 39.

11. Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960 (réédition dans la collection Idées, 1967, p. 99).

12. Norbert Élias utilise cette formule pour caractériser les relations entretenues par les « occupants » et les « intrus » dans les faubourgs d'une ville industrielle. « Partout, écrit-il, l'attribution à soi-même du charisme de groupe et l'attribution aux intrus du déshonneur de groupe sont des phénomènes complémentaires ». La notion paraît pouvoir être étendue aux discours tenus par les fractions dominées des classes dominantes à propos des fractions dominantes, dont il importe de se distinguer positivement. Cf. Norbert Élias, « Remarques sur le commérage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, novembre 1985, p. 22-29. Il s'agit en fait du chap. 7 du livre de N. Élias et J.-L. Scotson, *The Established and the Outsiders*, London, Frank Cass and Co., 1965.

d'autres formes de capitaux qui leur permettent d'assumer avec une grande sérénité les situations d'interaction sociale les plus inhabituelles, les plus traumatisantes, dont la situation d'entretien qui est toujours aussi une mise en scène du travail intellectuel et scientifique.

Cette maîtrise de la situation d'entretien, relative dans la mesure où le sociologue conserve tout de même en dernière analyse le contrôle de sa démarche et peut n'en livrer que ce qui lui paraît souhaitable, peut aller jusqu'à une certaine réserve dans le contenu de ce qui sera livré à l'enquêteur. Toute la recherche a mis en évidence le souci de discrétion, la volonté, inculquée par une éducation très ferme sur ce point, de ne pas étaler sans vergogne ni sa fortune ni sa culture. Il y a alors un risque non négligeable, si l'on n'y prend garde, qu'une partie de ce qui fait le caractère exceptionnel de ces existences échappe à l'investigation, parce que n'étant pas spontanément dévoilée par une personne peu soucieuse d'étonner son interlocuteur. Qu'une certaine mauvaise conscience, plus ou moins ressentie clairement par la personne elle-même, fondée en particulier sur une foi chrétienne parfois très vive, et qui donc incline dans certains cas à se sentir comptable des inégalités sociales dont objectivement l'on profite, soit aussi au principe de cette discrétion rend encore plus délicat le problème, pour l'enquêteur, de cerner l'ensemble d'un mode de vie et de n'en laisser aucun aspect pertinent dans l'ombre.

La qualité des matériaux rassemblés, en particulier ceux collectés à partir des entretiens, doit beaucoup à l'auto-analyse permanente dans la situation d'enquête, quel que soit d'ailleurs le groupe concerné. L'euphémisation de la distance sociale, ici assurée grâce à la recommandation dont on peut faire état et grâce au soin accordé à la présentation de soi, est une nécessité, si l'on veut bien admettre avec Jean-Paul Sartre que le sociologue « ressemble à ces flics que le cinéma nous propose

souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner¹¹ ». Formule abrupte, mais qui exprime bien la nécessité de ne pas éveiller la méfiance de l'interviewé, et pour cela de s'approcher au mieux de ses critères sociaux. Mais en respectant un minimum de vraisemblance. Il ne s'agit pas de singer maladroitement le milieu où l'on veut pénétrer, ce qui peut être le moyen le plus sûr de se faire « repérer », ce qui, pour un indicateur est l'échec même. Ne pas satisfaire à ces précautions élémentaires, c'est se condamner à ne recueillir que des propos adaptés à un interlocuteur dont on se méfie ou, pire encore, ne pouvoir entrer en contact qu'avec des marginaux du milieu, éléments en ascension ou en déclin et pour cela socialement plus proche du sociologue.

De l'interprétation

On conçoit que la tentation puisse être grande, une fois revenu dans l'espace préservé du bureau, de venger les « humiliations » symboliques subies, du moins de compenser cette inversion du rapport inégal d'entretien auquel rien n'a habitué le sociologue. Ce serait reprendre l'attitude d'ironie méprisante, si volontiers adoptée à l'égard des classes dominantes, par ceux qui en sont en fait les plus proches peut-être, mais qui, loin de disposer au même niveau de toutes ces formes de capitaux qui font les positions réellement dominantes, en sont pauvrement ou modestement pourvues. Cette tentation de prendre ainsi une revanche de classe ne peut que conduire à une incompréhension des logiques à l'œuvre dans ces milieux et à caricaturer leur réalité sociale. Cette forme de dénigrement systématique, de commérage pour reprendre un terme utilisé par N. Elias, n'a que peu à voir avec la pratique scientifique, même si elle est l'une des formes les plus courantes de relations entre les groupes¹².

Dès le début de la rédaction, nous avons adopté pour principe de ne faire aucune

concession sur le fond tout en nous refusant les facilités d'une écriture acerbe, il est vrai relativement périlleuses compte tenu de la position sociale des personnes concernées. De la même manière que l'un de nous, dans un travail précédent sur des ouvriers métallurgistes de la vallée de la Meuse, s'était efforcé de bannir toute condescendance, tout paternalisme dans l'analyse et le commentaire¹³, revanche sociale à l'égard des dominants, par le recours à l'ironie systématique, paternalisme à l'égard des dominés, par une écriture dont le ton chaleureux arrive mal à masquer le sentiment de supériorité de l'auteur, sont bien souvent les deux facettes complémentaires du rapport au monde social des groupes situés dans une position intermédiaire.

Il n'est pas simple de démêler ce qui dans la manière dont nous avons conduit nos analyses et notre rédaction relève d'une saine prudence ménageant l'avenir de nos recherches dans ce milieu, ou d'un principe de respect des enquêtés, quel que soit leur milieu d'appartenance, et d'une rigueur dépourvue de toute passion et de toute animosité dans la manière de rendre compte des matériaux recueillis. Toujours est-il que nous avons le sentiment de ne rien avoir concédé sur le fond tout en gardant un ton mesuré, aussi neutre que nous avons pu. Nous avons bien insisté sur les stratégies d'isolement des classes supérieures qui, dans la ville, tendent à occuper des espaces spécifiques, clairement délimités et isolés des autres groupes sociaux. Les familles du Gotha vivent dans de quasi ghettos résidentiels. Mais cette vie à l'écart des couches moyennes et populaires ne suffit pas à garantir les conditions optimales de la gestion et de la transmission des différentes formes de capitaux. Les rallyes et les cercles viennent parachever ce que la seule ségrégation spatiale pouvait avoir d'inachevé. Cette rigueur de l'exclusion marque les limites de la courtoisie d'un groupe social qui s'interdit la fréquentation de ceux qui, trop proches pour qu'il n'y ait pas risque



13. Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers, familles de métallurgistes dans les mutations industrielles et sociales*, Paris, l'Harmattan, « Logiques sociales », 1987.

de confusion, ne sont pas pour autant du même monde. On a alors affaire à une sorte d'ostracisme mondain qui écarte sans autre forme de procès ceux que quelque stigmat social marque inexorablement.

Tout cela a été écrit. Mais la certitude que ces textes seraient lus par une partie des intéressés a interdit toute tentation d'avoir recours à l'ironie critique pour prendre de la distance par rapport à la population enquêtée. Pour autant y a-t-il eu autocensure ? Pas sur un mode conscient certes, mais de façon non contrôlée cela n'est évidemment pas impossible. Il est difficile aux auteurs d'en juger. Le principe de l'anonymat a toutefois facilité relativement les choses dans la mesure où, au-delà d'une pratique qui va de soi dans ce genre d'enquête, le nom d'emprunt attribué à chaque interviewé a en outre la faculté de rompre en grande partie le charme qui a pu s'établir à la faveur de l'interrelation dans l'entretien. L'anonymat, en instaurant une distance entre la parole enregistrée et le locuteur, qui, ainsi, en est d'une certaine façon dépossédé, procure un sentiment de plus grande liberté au chercheur, mieux à même de cette façon de poursuivre ses analyses sans se soucier des relations qui ont pu être établies, le plus souvent furtivement, avec les personnes interrogées.

Une grande autonomie dans le travail de réflexion et d'analyse sur les matériaux rassemblés, et la volonté d'adopter un ton neutre, détaché de tout parti-pris social, a conduit à un accueil très variable du texte. Tout se passant comme si chaque lecteur importait dans sa lecture son rapport au groupe étudié, ses propres trajectoires, son avenir social probable. Certes il en est un peu ainsi de tout texte. Mais il est tout de même assez rare qu'un travail socio-

logique provoque des réactions aussi contrastées. Les enquêtés tout d'abord ont exprimé très généralement leur satisfaction devant une description de leur vie quotidienne qu'ils ont accepté de reconnaître comme fidèle à la réalité. La volonté de l'entre-soi soulignée dans les analyses est par ailleurs parfaitement assumée, un certain cynisme social permettant de reconnaître sans fausse honte que l'on est bien surtout avec des gens qui vous ressemblent. Quant aux réactions de critiques ou de collègues, elles vont de l'approbation d'une démarche et d'un texte sans ironie à l'égard du milieu exploré, tout en ne celant pas les enjeux sociaux présents en filigrane, à savoir essentiellement ceux de la reproduction sociale, à la dénonciation d'une complaisance douteuse pour des familles favorisées, quand, plus ou moins explicitement n'est pas fait le reproche d'une fascination naïve. Ces variations sensibles dans la façon dont le texte est reçu seraient, à notre sens, plutôt une marque de la qualité du travail réalisé dans la mesure où nous les interprétons comme l'expression de la diversité sociale réelle des chercheurs qui importent dans leur lecture leur rapport premier à l'objet étudié.

Le retour à la population enquêtée, si délicat à réaliser dans le cas d'enquêtes en milieu populaire, va ici presque de soi puisque l'on a affaire à des groupes ayant une pratique de lecture importante. Cela va un peu moins de soi pour le chercheur, nécessairement anxieux devant l'accueil qui sera fait à son travail. Et l'on peut se demander si l'esotérisme de l'écriture, dans bien des cas, n'a pas pour fonction de rendre bien improbable le retour de l'enquête à ceux qui en ont fourni la matière.